

Préface

**Traduire:
dans l'ombre d'une écriture**

Pendant quatre ans, j'ai accompagné, au sein du Département de Lingue e Letterature Romanze e Mediterranee, un Corso di Perfezionamento in Traduzione letteraria Francese-Italiano/Italiano-Francese qui est devenu ensuite Corso di Alta Formazione in Traduzione letteraria Francese-Italiano/Italiano-Francese.

Sa création de ma part répondait, entre autres, à la volonté de compréhension de l'acte scriptural à travers une sorte de rotation autour de l'objet en question; ce qui faisait qu'après avoir traversé les potentialités de la génétique et celle de la critique littéraire, je souhaitais également mesurer si et comment l'acte traductif consentait une meilleure perception de l'acte créatif et dans quelle mesure il pouvait servir l'acte critique. De nombreuses rencontres avec des traducteurs ont été organisées, stimulantes, parfois surprenantes, parfois dérangeantes aussi, tout au moins pour moi qui ne suis qu'une traductrice dilettante. Ces moments d'échange ont – heureusement – laissé dans leur sillage bon nombre de questions. Comme l'acte créateur, la traduction garde une part de mystère, beaucoup d'application ne saurait jamais compenser un usage souple, délié, libre, instinctif de la langue, phénomène qui expliciterait ou rendrait transparente une sorte de syntonie entre auteur et traducteur, nous nous devons de le reconnaître.

Autant la perception du background et du positionne-

ment d'un critique peut, en grande partie, émerger de ses écrits, se deviner, autant je me suis rendu compte que la traduction restait largement énigmatique pour ce qui était de la quête scripturale, des gestes qui la sous-tendaient, qui précédaient la version définitive, lorsqu'elle se donnait à moi sur la page imprimée. En revanche, la parenté avec l'acte créatif est en ceci patente. Or, comme dans le cas des originaux, je savais qu'il y avait, derrière ces pages sans rature, un travail d'écriture. Comme dans le cas des écrivains, je savais qu'à un moment donné, le traducteur avait dû procéder à un choix qui devait être considéré comme le bon choix, car c'était celui même que le traducteur avait décidé de retenir, mais je savais aussi que les errances scripturales – il est clair que nous n'évoquons nullement la question des erreurs de grammaire ou d'interprétation des textes – du traducteur avaient été, le plus souvent, suggérées, suscitées par l'écriture de l'auteur et, par là-même, n'étaient jamais vaines ni innocentes mais correspondaient à une lecture possible; je devinais que même celle qui pouvait me sembler la plus étonnante, la plus dénuée de fondement, avait puisé sa raison d'être dans ces résonances multiples, variées, plus ou moins évanescences, plus ou moins subjectives que certains passages ou certains mots, voire certains réseaux du texte avaient éveillées ou réveillées chez mon bon traducteur. Il n'était certes pas question de se lancer dans une paradoxale génétique des traductions qui, au demeurant, ne serait jamais devenue qu'une génétique des corrections ou des superpositions de ces lectures, mais écouter ces amoureux de la langue, ces personnes qui optaient pour l'écriture à contrainte, se révélait un incontournable. La proximité majeure à l'auteur revient, sans aucun doute en effet, au traducteur qui s'installe, non comme le généticien dans les amonts de l'écriture, mais dans l'ombre de celle que l'auteur a reconnue comme la plus conforme à ses désirs ou besoins d'expression, mais à l'ombre, dans l'ombre, juste à côté de l'écriture

originale et découvre, mieux que tout autre, puis propose en somme l'envers d'une écriture, car, à sa manière, une édition bilingue propose une sorte de tissu double face.

Aussi s'agissait-il, au fil des rencontres, de connaître, traverser, comprendre les humeurs de ces personnes dont les lecteurs ne connaissent souvent que le nom, les fois où il est indiqué sur la page de garde d'une publication.

Les réactions des traducteurs ont été les plus diverses, ou bien ils se sont retranchés derrière le texte imprimé de leur traduction qu'ils n'acceptaient ni d'éclairer ni de remettre en jeu, ou bien ils se sont montrés très disponibles voire désireux de communiquer leurs tranches traductives, parfois même inquiets devant l'inévitable mouvance des comportements de lecture qu'ils devinaient dans certaines remarques des participants au cours. Quelques-uns d'entre eux ont même eu l'amabilité d'affirmer que nos débats autour de leur traduction leur avaient permis de découvrir des potentialités de la langue qu'ils n'avaient pas prises en considération jusqu'alors.

Leurs évocations du parcours traductif ne manquaient pas de recalquer les rapports d'un créateur avec l'objet de sa quête: les témoignages allaient de rapports absolument jouissifs avec la langue dans l'exercice de la traduction à des récits douloureux, qui laissaient transparaître, dans l'effort même de remémoration de leur itinéraire traductif, un quasi désir d'oublier la traduction une fois finie, tant la tâche avait été rude; les affres du traducteur, encore que différentes, valent sans doute celles de l'auteur.

Tout comme Monsieur Jourdain parlait en prose sans le savoir, notre sensation a été que le traducteur fait, souvent à son insu, le critique littéraire, un bon traducteur ne saurait avancer sans la perception – en général non formulée et bien évidemment jamais théorisée ni explicitée – de la dynamique du texte qu'il a entre les mains. Son travail est certes tout autre, mais la sensation est que manquent souvent au traducteur, seulement un changement d'optique,

une prise de conscience plus nette de ses capacités et de sa connaissance du texte pour qu'il se glisse sans effort dans la peau d'un critique littéraire, disposant, en plus, de garanties concrètes – l'écriture – pour appuyer ses affirmations. Ce ne sont jamais que la différence de positionnement face à l'écriture qu'exigent ces deux professions autant que la diversité de l'élaboration qu'ils font de leur connaissance intime du texte, qui creusent les divergences et conduit le traducteur à laisser dans l'ombre sa lecture critique du texte. Et il n'en demeure pas moins que si l'on peut affirmer qu'un bon traducteur pourrait sans doute se transformer en un bon critique, l'inverse ne saurait être garanti.

Une autre différence, indéniable et non négligeable, dissocie le traducteur du critique littéraire. Le critique, tout comme le traducteur, peut choisir de se consacrer à un auteur ou d'en traverser plusieurs. Progressivement, le critique affine sa méthode, se spécialise, prend du recul, parvient à dominer sa matière et peut alors choisir de continuer un travail ponctuel sur des textes ou passer à la réflexion théorique qui peut lui valoir une reconnaissance et une place plus amples dans son milieu. Dans tous les cas, son parcours est intrinsèque, autonome et largement indépendant de l'auteur et de l'œuvre qu'il a retenus comme objet d'analyse. L'ingratitude du métier de traducteur se lit pleinement dans la reconnaissance publique ou/et sociale de qui commence cette carrière. Celle-là est, le plus souvent, moins liée à ses capacités intrinsèques qu'à la chance qu'il a pu avoir de traduire un auteur qui devient célèbre et qui fait que la célébrité du traducteur va de pair avec celle de l'auteur. Le plus souvent, il reste à l'ombre, durant le parcours traductif autant qu'après.

Autant le critique doit (ou devrait) proposer sa propre lecture en ayant soin de l'appuyer sur le texte pris en examen – dans toutes les variantes que cet aspect peut prendre – sous peine de se voir accusé d'avoir plaqué une interprétation toute personnelle sur un texte, car son lecteur pour-

ra compter sur l'œuvre originale pour une confrontation éclairante –, autant le traducteur – qui est et reste un lecteur du texte qu'il a mission de traduire – devra se méfier de lui-même et de ses propres lectures – fruit de dispositions subjectives et culturelles, autrement dit fruit d'une «subjectivation d'un héritage objectif» –, dans l'acception la plus ample de l'adjectif, à entendre dans le cadre d'une «mémoire culturelle» telle que l'a définie Jan Assmann c'est-à-dire comme «le mécanisme d'une transmission qui ne se réduit pas à la tradition consciente ni à l'éducation, mais qui passe par beaucoup d'autres voies: via un fond d'images, de rites, de symboles, de fêtes, etc»¹ –, au sein de son histoire au présent, de sa solitude, des pressions exercées sur les temps de consigne autant que de la certitude subliminale mais bien présente que l'aboutissement de son travail est un texte destiné – évidemment – à qui ne lit pas la langue originale, ce qui ne favorise pas systématiquement un attachement pugnace à un respect qui se situerait au plus près du texte original. On ne connaît que trop les récriminations – au demeurant fort justes – d'un Kundera; or rares sont les écrivains en mesure de se lire dans les langues d'accueil et rares sont les éditeurs qui, encore que munis d'une culture souvent réelle, prennent le temps d'aller au-delà de la qualité de la langue d'accueil. Et pourtant, paradoxalement, il semblerait qu'un traducteur soit beaucoup plus exposé à une critique ponctuelle de son travail qu'un essayiste par exemple, car l'objet s'expose, se donne dans son objectivité et non dans son interprétation – même si chacun de nous sait combien chaque traduction constitue en soi une interprétation, pour aussi légère qu'elle soit.

En ce sens, le traducteur se meut donc dans un univers de contraintes, des plus évidentes aux plus subtiles, disons des contraintes de second degré, car les espaces de liberté qu'on s'emploie à lui reconnaître habituellement et qui correspondent, dans l'acception commune, aux audaces

ou aux innovations langagières caractérisant l'original, vont, en vérité, exiger le maximum de qualités très spéciales, pas toujours soulignées ou requises ou explicitées chez un traducteur, j'entends ses capacités inventives au creux de la langue d'accueil. Les parcours les plus innovateurs se révèlent en fait les lieux d'une contrainte encore plus exigeante, précisément parce que le traducteur est sollicité par des nœuds scripturaux qui sont nés d'une imagination en effet particulièrement fécondée par ce qu'il s'agissait d'exprimer et donc particulièrement à l'aise – ce qui ne veut pas dire qu'elle produit une écriture immédiate – mais qui ne coïncident pas forcément avec l'imaginaire du traducteur, d'où les difficultés évidentes et irréductibles qui surgissent lorsque le traducteur doit entrer dans la nouveauté. L'écriture à contrainte se fait alors sans doute plus écriture que contrainte...

Tout comme chaque écrivain a son style, les traducteurs présentent des profils souvent très spécifiques. Dans l'imaginaire le plus répandu, le traducteur est, assez régulièrement, assimilé à un personnage introverti, sorte de fourmi solitaire qui attend que viennent à lui les traductions – de fait, on devine et on connaît aussi cet aspect –, mais il y a aussi celui qui se fait éditeur, qui veut divulguer, diffuser, transmettre ses enthousiasmes, ses coups de coeur et se bat, avec cet objectif, au niveau éditorial, se transformant ainsi en un vrai chasseur de talents et en collaborateur littéraire².

On sait bien que certains traducteurs ont vu leur vie changée par une traduction, aussi bien au niveau du travail que de leur biographie personnelle, maints Mémoires en témoignent, de Coindreau³ à Bensoussan⁴.

Un peu à l'image des auteurs des textes – et ceci nous conforte dans la reconnaissance nécessaire, de la part du lecteur, du côté créatif qui gouverne le travail de la traduction –, on distingue différents types de traducteur, tout comme on peut rencontrer le travailleur organisé qui se

donne des règles rigoureuses, quasiment schizophréniques, dissociant le devoir et le reste de sa vie, laissant en somme à son inconscient le soin de travailler pour lui et de lui offrir, à l'improviste, un peu comme l'illustra Poincaré, la perle qui servait tant et celui dont la vie est imprégnée par sa quête traductive, ses interrogations lexicales ou syntaxiques, ses doutes et qui ne cesse de ressasser son texte, de penser sa traduction, cueillant au vol toutes les occasions qui peuvent lui permettre de faire un pas en avant; il y a celui qui dévore tout ce qui s'écrit, recueillant avec soin les documents les plus variés pour se doter en quelque sorte d'une banque de données qui servira – ou qui pourrait toujours servir – comme telle ou comme tremplin et celui, au contraire, qui fuira toute lecture en dehors de ses éventuelles passions; il n'est pas de recette pour devenir et rester un bon traducteur littéraire. Voici notre seule certitude. On peut seulement dire que, sans aucun doute, tout comme pour l'écrivain, la mise en condition pour bien traduire, tout comme pour bien écrire – entendant par là pour parvenir à une écriture la plus proche possible de celle que l'on s'était fixée pour dire ce que l'on veut dire (l'écrivain) ou ce que l'on pense avoir compris que l'auteur voulait dire (le traducteur) – est déterminante et, en ceci, aussi ils se rapprochent.

L'étrange complicité de l'acte traductif avec la génétique et la critique ne fait pas de doute, la traduction recevant sans aucun doute des éclaircissements de la génétique⁵ tandis que la critique littéraire s'enrichit (ou pourrait ou devrait s'enrichir) des leçons d'une traduction et des commentaires du traducteur. Il n'est pas rare que de bonnes traductions consentent l'émergence d'interprétations ponctuelles autant que globales tout à fait recevables et restées sous silence jusqu'alors. Il semble bien que la disponibilité toujours croissante de nouvelles et bonnes traductions, tout particulièrement pour les auteurs dits classiques, s'offre aussi, pour chaque lecteur et surtout pour

chaque critique littéraire, comme un nouveau défi, comme une sorte d'occasion de relecture de ces textes, avec de nouvelles lunettes. La république mondiale des lettres ne doit pas rester le titre et l'objet d'une analyse par ailleurs extrêmement percutante⁶, il est de notre devoir de la faire vivre au quotidien et la traduction est une des voies privilégiées pour le faire.

Marie Thérèse Jacquet

Mars 2007

Note

¹ «Le Monde», 23.2.2007, p. 12.

² Un des exemples les plus efficaces autant que le plus récent pourrait bien être Christophe Claro démarchant les maisons d'édition pour sa traduction de *Tunnel* de William H. Gass, enfin acceptée par Le Cherche-Midi.

³ M.E. Coindreau, *Mémoires d'un traducteur*, Gallimard, Paris 1992.

⁴ A. Bensoussan, *J'avoue que j'ai trahi. Essai libre sur la traduction*, L'Harmattan, Paris 2005.

⁵ M.T. Jacquet, *Traduction et génétique: de quelques remarques*, in G. Flaubert, *Trois contes*, préface de M.T. Jacquet, trad. de I. Porfido, Edizioni B.A. Graphis, Bari (sous presse).

⁶ P. Casanova, *La République mondiale des lettres*, Seuil, Paris 1999.

Prefazione

**Tradurre:
all'ombra di una scrittura**

Per quattro anni, ho condotto, nel Dipartimento di Lingue e Letterature Romanze e Mediterranee, un Corso di Perfezionamento in Traduzione letteraria Francese-Italiano/Italiano-Francese, diventato, poi, Corso di Alta Formazione in Traduzione letteraria Francese-Italiano/Italiano-Francese.

La creazione del corso da parte mia rispondeva, tra l'altro, alla volontà di comprendere l'atto dello scrivere attraverso una sorta di rotazione attorno all'oggetto in questione; dopo aver attraversato le potenzialità della genetica e della critica letteraria, desideravo anche valutare se e come l'atto traduttivo consentisse una migliore percezione dell'atto creativo ed in quale misura potesse servire l'atto critico. Sono stati organizzati numerosi incontri con alcuni traduttori, incontri stimolanti, talvolta sorprendenti, talora anche scomodi, almeno per me che sono solo una traduttrice dilettante. Questi momenti di scambio hanno – fortunatamente – lasciato dietro di sé un buon numero di domande. Al pari dell'atto creativo, la traduzione conserva una parte di mistero; tanto impegno non potrà mai compensare un uso leggero, sciolto, libero, istintivo della lingua, fenomeno che rende esplicito o trasparente una sorta di sintonia tra autore e traduttore.

Mentre la percezione del background e della posizione di un critico può, in gran parte, emergere dai suoi scritti e

intuirsi, la traduzione resta largamente enigmatica per quel che riguarda la sua ricerca di una scrittura, i gesti che la sostengono, che precedono la versione definitiva, quando essa si presenta sulla pagina stampata. La parentela con l'atto creativo si fa allora evidente. Eppure, come nel caso del testo originale, sapevo che, dietro queste pagine senza cancellature, c'era un lavoro di scrittura. Come per gli scrittori, sapevo che, ad un certo momento, il traduttore aveva dovuto procedere ad una scelta che dovevamo considerare buona, in quanto era la soluzione che il traduttore aveva deciso di trattenere, ma sapevo anche che le erranze di scrittura del traduttore – è chiaro che non intendiamo affrontare la questione degli errori di grammatica o di interpretazione dei testi – erano state molto spesso suggerite, indotte dalla scrittura dell'autore e, pertanto, non erano mai vane né innocenti ma corrispondevano ad una lettura possibile; intuivo che persino la lettura più sorprendente, la più errata, aveva la sua ragion d'essere in quelle risonanze multiple, varie, più o meno evanescenti, più o meno soggettive che certi passaggi, certe parole o addirittura certe reti del testo avevano suscitato o ridestato sotto la penna del bravo traduttore. Non era certo il caso di lanciarsi in una genetica alquanto paradossale delle traduzioni che, tutto sommato, sarebbe diventata solo una genetica delle correzioni o delle sovrapposizioni di queste letture; ma ascoltare questi appassionati della lingua, queste persone che sceglievano l'*écriture à contrainte*, si rivelava necessario. In effetti, la vicinanza maggiore all'autore spetta, senza dubbio, al traduttore che si posiziona non come il genetico, a monte della scrittura, ma all'ombra di quella scrittura che l'autore ha riconosciuto come la più conforme ai suoi desideri o bisogni di espressione, nell'ombra, giusto accanto alla scrittura originale; chi traduce scopre, meglio di ogni altro, e poi propone, tutto sommato, il rovescio di una scrittura, poiché, a modo suo, un'edizione bilingue propone una sorta di tessuto double-face.

Perciò, si trattava, nel corso degli incontri, di conoscere, attraversare, capire gli umori di queste persone di cui i lettori conoscono spesso soltanto il nome, quando è indicato sul frontespizio di una pubblicazione.

Le reazioni dei traduttori sono state le più diverse: o si sono trincerati dietro il testo stampato della loro traduzione che non accettavano né di chiarire né di rimettere in discussione, oppure si sono mostrati molto disponibili, addirittura desiderosi di comunicare le loro angosce traduttive, talvolta anche inquieti dinanzi all'inevitabile instabilità dei comportamenti di lettura che essi intuivano in alcune osservazioni dei partecipanti al corso. Alcuni di loro hanno persino avuto la gentilezza di affermare che i nostri dibattiti sulla loro traduzione avevano consentito loro di scoprire delle potenzialità della lingua che non avevano preso in considerazione fino ad allora.

Il rievocare il percorso traduttivo non mancava di ricalcare i rapporti di un creatore con l'oggetto della sua ricerca: le testimonianze andavano da rapporti di autentico piacere con la lingua nell'esercizio della traduzione a racconti dolorosi, che lasciavano trasparire, attraverso lo sforzo stesso della memoria del loro itinerario traduttivo, il desiderio quasi di dimenticare la traduzione una volta finita, tanto il compito era stato arduo; i tormenti del traduttore, sebbene di natura diversa, equivalgono senza dubbio a quelli dell'autore.

Proprio come Monsieur Jourdain che parlava in prosa senza saperlo, la nostra sensazione è stata che il traduttore faccia, spesso a sua insaputa, il critico letterario; un buon traduttore non può andare avanti senza la percezione – in generale non formulata e ovviamente mai teorizzata né esplicitata – della dinamica del testo che ha tra le mani. Il suo lavoro è certo tutt'altro, ma la sensazione è che al traduttore spesso manchi soltanto un cambiamento di prospettiva, una presa di coscienza più netta delle sue capacità e della sua conoscenza del testo per entrare senza sforzo

nella pelle di un critico letterario, disponendo, in più, di garanzie concrete – la scrittura – per sostenere le proprie affermazioni. Soltanto un posizionamento diverso dinanzi alla scrittura, nonché un’elaborazione diversa della conoscenza intima del testo scavano le divergenze, conducendo il traduttore a lasciare nell’ombra la sua lettura critica del testo. E mentre si può affermare che un buon traduttore potrebbe senza dubbio trasformarsi in un buon critico, il contrario non è così garantito.

Un’altra differenza, innegabile e non trascurabile, dissocia il traduttore dal critico letterario. Il critico, come il traduttore, può scegliere di dedicarsi ad un autore o di attraversarne diversi. Progressivamente, il critico affina il suo metodo, si specializza, prende le distanze, giunge a dominare la sua materia e può allora scegliere di continuare un lavoro puntuale sui testi o passare alla riflessione teorica che può valergli un riconoscimento e un posto più ampi nel suo ambiente. In ogni caso, il suo percorso è intrinseco, autonomo e largamente indipendente dall’autore e dall’opera che ha scelto come oggetto di analisi. L’ingratitudine del mestiere di traduttore, invece, emerge pienamente nel riconoscimento pubblico e/o sociale di chi intraprende questa carriera, molto spesso legata non tanto alle sue capacità intrinseche quanto alla fortuna di tradurre un autore che diviene celebre e che fa in modo che il successo del traduttore vada di pari passo con il proprio. Molto spesso, il *passseur* resta nell’ombra, sia durante il percorso traduttivo che dopo.

Mentre il critico deve (o dovrebbe) proporre la propria lettura avendo cura di ancorarla al testo preso in esame in tutte le sue varianti – pena il vedersi accusato di aver applicato un’interpretazione tutta personale ad un testo, in quanto il lettore potrà sempre far riferimento all’opera originale per un confronto illuminante –, il traduttore invece (che è e resta un lettore del testo da tradurre) dovrà diffidare di se stesso e delle proprie letture, frutto di predisposizioni soggettive e culturali – cioè frutto di una «sog-

gettivazione di un'eredità oggettiva», nell'accezione più ampia dell'aggettivo, da intendersi nel quadro di una «memoria culturale» come l'ha definita Jan Assmann, cioè come «il meccanismo di una trasmissione che non si riduce alla tradizione cosciente né all'educazione, ma che passa attraverso molte altre strade: attraverso un fondo di immagini, riti, simboli, feste, ecc.»¹ –, nell'ambito della sua storia al presente, della sua solitudine, delle pressioni esercitate sui tempi di consegna così come sulla certezza subliminale, ma reale, che la conclusione del suo lavoro è un testo destinato – evidentemente – a chi non legge la lingua originale; il che non favorisce sistematicamente un attaccamento pugnace ad un rispetto che si situerebbe il più vicino possibile al testo originale. Si conoscono fin troppo bene le recriminazioni, decisamente giuste, di un Kundera; certo, rari sono gli scrittori in grado di leggersi nelle lingue di arrivo e rari gli editor che, sebbene dotati di una cultura spesso di tutto rispetto, trovano il tempo di andare al di là della qualità della lingua d'arrivo. E tuttavia, paradossalmente, sembrerebbe che un traduttore sia molto più esposto di un saggista ad una critica puntuale del suo lavoro, per esempio, poiché l'oggetto si espone, si offre nella sua obiettività e non nella sua interpretazione – anche se ciascuno di noi sa quanto ogni traduzione costituisca in sé una interpretazione, per quanto leggera essa sia.

In tal senso, il traduttore si muove in un universo di costrizioni, dalle più evidenti alle più sottili, diciamo costrizioni di secondo grado, poiché gli spazi di libertà a lui solitamente riconosciuti che corrispondono, nell'accezione comune, alle audacie o alle innovazioni linguistiche che caratterizzano l'originale, esigono, in verità, un massimo di qualità molto speciali, non sempre messe in evidenza o richieste o esplicitate in un traduttore, ossia le sue capacità inventive nel profondo della lingua d'arrivo. I percorsi più innovativi si rivelano, infatti, luoghi di una costrizione ancora più esigente, proprio perché il traduttore è sollecitato

da nodi di scrittura generati da una immaginazione particolarmente irrigata da quel che doveva esprimere e, dunque, particolarmente feconda – il che non vuol dire che essa produca una scrittura immediata – ma che non coincidono necessariamente con l'immaginario del traduttore; da qui le difficoltà, evidenti e irriducibili, che sorgono quando il traduttore deve entrare in un terreno nuovo. *L'écriture à contrainte* diventa allora, senza dubbio, più scrittura che costrizione...

Così come ciascun scrittore ha il suo stile, spesso i traduttori presentano profili molto specifici. Nell'immaginario più diffuso, il traduttore è, abbastanza spesso, assimilato ad un personaggio introverso, una sorta di formica solitaria in attesa che le traduzioni vengano a lui – in realtà, si capisce e si conosce anche questo aspetto –, ma c'è anche colui che si fa editore, che vuole divulgare, diffondere, trasmettere i suoi entusiasmi, i suoi colpi di fulmine e si batte, a livello editoriale, con questo obiettivo, trasformandosi così in un vero cacciatore di talenti e in collaboratore letterario².

Si sa bene che certi traduttori hanno visto la loro vita cambiata da una traduzione, tanto a livello del lavoro, quanto sul piano personale; diverse memorie lo testimoniano, da Coindreau³ a Bensoussan⁴.

Un po' come per gli scrittori – e questo ci conforta nel necessario riconoscimento, da parte del lettore, del lato creativo che regola il lavoro della traduzione –, si distinguono diversi tipi di traduttore. Si può incontrare il lavoratore organizzato che si dà regole rigorose, quasi schizofreniche, separando il dovere dal resto della sua vita, lasciando insomma al suo inconscio la cura di lavorare per sé e di offrirgli all'improvviso, un po' come lo illustrò Poincaré, la perla che serviva tanto; si incontra anche colui la cui vita è impregnata della propria ricerca traduttiva, dei propri interrogativi lessicali o sintattici, dei propri dubbi e che non smette di lavorare il suo testo, di pensare la sua traduzione,

cogliendo al volo tutte le occasioni che possono consentirgli di fare un passo avanti; c'è quello che divora tutto ciò che si scrive, raccogliendo con cura i documenti più disparati per dotarsi, in qualche modo, di una banca dati che servirà – o che potrebbe sempre servire – così com'è o come trampolino e quello, al contrario, che fuggirà qualsiasi lettura al di fuori delle sue eventuali passioni; non c'è una ricetta per diventare e restare un buon traduttore letterario. Ecco la nostra sola certezza. Si può soltanto dire che, come per lo scrittore, la condizione per tradurre bene, così come per scrivere bene – cioè per giungere ad una scrittura il più vicino possibile a quella che ci si era proposti per dire quel che si vuol dire (lo scrittore) o quel che si pensa di aver capito che l'autore volesse dire (il traduttore) – è determinante e, anche in questo, essi si avvicinano.

Sulla strana complicità dell'atto traduttivo con la genetica e la critica, non c'è dubbio: senz'altro la traduzione riceve chiarimenti dalla genetica⁵, invece la critica letteraria si arricchisce (o potrebbe o dovrebbe arricchirsi) dalle lezioni di una traduzione e dai commenti del traduttore. Non è raro che buone traduzioni consentano l'emergere di interpretazioni puntuali e globali assolutamente accettabili e fino ad allora non emerse. Sembra che la disponibilità sempre crescente di nuove e buone traduzioni, in particolare modo per gli autori cosiddetti classici, si proponga anche, per ciascun lettore e soprattutto per ogni critico letterario, come una nuova sfida, una sorta di occasione di rilettura di questi testi, con nuove lenti. La repubblica mondiale delle lettere non deve rimanere il titolo e l'oggetto di un'analisi peraltro estremamente convincente⁶: è nostro dovere farla vivere ogni giorno. La traduzione è una delle strade privilegiate per farlo.

Marie Thérèse Jacquet

Marzo 2007

Note

¹ «Le Monde», 23.2.2007, p. 12.

² Uno degli esempi più efficaci e recenti potrebbe essere sicuramente Christophe Claro che è passato attraverso diverse case editrici per la sua traduzione di *Tunnel* di William H. Gass, accettata, infine, da Le Cherche-Midi.

³ M.E. Coindreau, *Mémoires d'un traducteur*, Gallimard, Paris 1992.

⁴ A. Bensoussan, *J'avoue que j'ai trahi. Essai libre sur la traduction*, L'Harmattan, Paris 2005.

⁵ M.T. Jacquet, *Traduction et génétique: de quelques remarques*, in G. Flaubert, *Trois contes*, pref. di M.T. Jacquet, trad. di I. Porfido, Edizioni B.A. Graphis, Bari (in corso di pubblicazione).

⁶ P. Casanova, *La République mondiale des lettres*, Seuil, Paris 1999.